


Robert Redeker

**B I E N**   
**H E U R E U S E**  
**V I E I L L E S S E**

essai

éditions du  
**ROCHER**

# Bienheureuse vieillesse

## Du même auteur

*Aux armes, citoyens !*, Bérénice, 2002.

*Nouvelles figures de l'homme. Inhumain, déshumain, néghumain*, Le Bord de l'Eau, 2004.

*Le Progrès ou l'opium de l'histoire*, Pleins Feux, 2004.

*Le Déshumain. Internet, l'école et l'Homme*, Zone libre, 2005.

*Il faut tenter de vivre*, Seuil, 2007.

*Dépression et philosophie. Du mal du siècle au mal de ce siècle*, Pleins feux, 2007.

*Le sport est-il inhumain ?*, Éditions du Panama, 2008.

*Yes we can. (Slogan électoral)*, Pleins feux, 2009.

*Egobody. La fabrique de l'homme nouveau*, Fayard, 2010.

*L'Emprise sportive*, François Bourin éditeur, 2012.

*Le Soldat impossible*, éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2014.

*Le Progrès ? Point final*, éditions Ovadia, 2015.

Collaboration à des ouvrages collectifs :

*Philosopher 2*, sous la direction de Christian Delacampagne et Robert Maggiori, Fayard, 2001.

*Dictionnaire historique et critique du racisme*, sous la direction de Pierre-André Taguieff, PUF, 2014.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mai 68 –, il s'agissait d'une posture passagère, d'une crise préparant l'entrée dans une carrière professionnelle bourgeoise. Chez les plus pervers, la révolte se maintenait après l'embourgeoisement, comme un malsain supplément d'âme, en se mêlant à l'acquisition de formes de pouvoir ; ainsi naquit la caste morbide, pour reprendre le vocabulaire dû à Philippe Muray, des *rebellocrates*. Or, l'extériorité matérielle à la société, une sorte d'anomie forcée, d'anomie obligatoire, est désormais l'état normal imposé à la jeunesse tout en la divinisant, par le truchement de l'idéologie jeuniste. Le jeune est un dieu, le jeune est un modèle, le jeune est exclu – la vie lui est fermée. C'est la vie fantasmée du jeune qui se cristallise en modèle, quand c'est de la vie réelle, de la pleine vie, qu'il est exclu. La jeunesse est une divinité externalisée, maintenue par force à l'extérieur des rouages essentiels de la société. Et pourtant, si notre monde n'est pas fait pour les jeunes, s'il les empêche d'entrer dans la vie, de vivre dans les conditions décentes qui furent celles de leurs parents, il n'est pas fait non plus pour les vieux, condamnés à ne pas vivre leur âge, à le refuser autant qu'à le masquer. L'idéologie dominante, le jeunisme, ne favorise ni la jeunesse ni la vieillesse, elle les paralyse plutôt toutes deux. Le jeunisme est un piège au visage avenant, tendu dans les années soixante de l'autre siècle, qui s'est impitoyablement refermé sur tous les âges de la vie.

La contradiction ne doit pas étonner : alors que le discours jeuniste triomphe, les jeunes ne peuvent, à tout le moins dans les sociétés ouest-européennes et tout spécialement dans la société française, entrer dans la pleine vie. Ce n'est pas seulement que l'idéologie masque le réel, qu'elle aliène, comme le veut Marx, qu'elle produit de la fausse conscience, c'est encore et c'est surtout qu'elle empêche, qu'elle paralyse, qu'elle étouffe la vie. Elle domine en paralysant – Roland Barthes ayant fort justement

proposé cette définition :

*L'idéologie n'est rien d'autre que l'idée en tant qu'elle domine<sup>11</sup>.*

Cette idéologie-là, le jeunisme, comme toutes les autres ! Flaubert, avec *Madame Bovary*, nous en dit, sur le rôle de l'idéologie, beaucoup plus que Marx et Engels avec *L'Idéologie allemande*. Le carcan de l'idéologie bourgeoise empêche Emma Bovary de vivre, la condamnant à végéter à la façon d'une larve emprisonnée dans son cocon, tout en rêvant sa vie à en mourir. Les valeurs jeunistes sont, à travers l'industrie du divertissement, le cinéma, le show-business, la publicité et le sport-spectacle, un rêve préfabriqué, un faux rêve, mis en circulation tout exprès pour cacher aux jeunes la misère dans laquelle le monde contemporain les enferme. On les exalte, on exalte leur vitalité dans le dessein de les garder hors la vie. Par le moyen de cette idéologie jeuniste, on procure à la jeunesse l'illusion cotonneuse de l'intériorité à la société tout en la maintenant dans la plus violente extériorité.

Les mots du jeunisme sont des mots d'exclusion – non seulement des vieux, comme il est évident, mais surtout, *mezzo voce*, des jeunes eux-mêmes. Tout le monde le sait : le jeunisme exclut les vieux de la société. Personne ne le dit, ou à mi-voix, entre les mots : le jeunisme exclut les jeunes de la société. Il les exclut également de la jeunesse. Que signifie ici extériorité ? Simplement ceci : être privé des moyens de pouvoir construire sa vie. C'est la violence de cette privation que le jeunisme se charge d'occulter. Du coup, prisonnière elle aussi d'une idéologie, à l'instar de la malheureuse héroïne de Flaubert, toute la jeunesse contemporaine se trouve condamnée à bovaryser : à rêver vainement d'entrer dans la vie, d'ouvrir les portes de la vie,

d'être dedans et non dehors. Pour Emma Bovary, le dehors, où elle se sentait exilée de la vie, était la lointaine et crasseuse province où elle croupissait ; pour la jeunesse française d'aujourd'hui, le dehors est le chômage, les études-parking, les « petits boulots », l'horizon effondré, l'absence d'avenir, la sous-culture médiatique, où elle croupit à son tour. Le dehors est le lieu où on la gare. Pour la première fois dans l'histoire européenne, l'horizon de la jeunesse s'est effondré sur son présent, comme par implosion : elle ne peut ni reprendre pour la répéter la place laissée vacante par les plus anciens, comme cela se faisait traditionnellement, ni s'insérer dans la vie collective matérielle d'une façon inédite. Aperçu sous cet angle, le jeunisme dévoile sa vérité : un mensonge.

Cette implosion est liée au renversement de la pyramide des âges. Qu'offre-t-on à la jeunesse, derrière le discours omniprésent qui chante ses louanges ? Ni l'aventure, ni l'avenir. Ni la conservation, ni même la fidélité au passé. Ni la tradition, ni la révolution. Ni l'éternel hier, ni l'infini demain. Or, entre tous ces opposés, il n'y a rien. « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » demandait Leibniz. Toutes les générations précédentes, depuis des millénaires, ont reçu quelque chose – un sens, un projet, une feuille de route pour la vie, bref, du plein. Ce que notre monde propose à sa jeunesse se récapitule en peu de mots, teintés d'une désespérante tristesse : rien d'autre que la médiocre précarité dans l'univers de la vie administrée. Le quelque chose qui lui est destiné ressemble à un quasi-rien. Ce qui lui est offert : le pire du capitalisme (la précarité, l'incertitude de l'avenir) et le pire du communisme (la vie administrée). Bref, l'inverse du plein : le vide. C'est que, dans la mesure où le vide est à la société de consommation la même chose que la peste au Moyen Âge, à savoir : ce qu'elle ne sait combattre, et que le vide est bien plus virulent que la peste car il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



plus de sens. La mort s'est fendue en deux : dans nos pays du couchant, mort sociale et mort biologique se sont disjointes. La première mort précède la seconde. Ce dédoublement de la mort la rend invisible : la mort a fui la cité, départ conduisant au parcage des vieux dans des zones grises, des *no man's lands*, zonant entre la vie et la mort. L'homme et la femme atteints par la mort sociale sont remisés dans des établissements spécialisés. Cette évacuation des vieux une fois parvenu au moment de la mort sociale, cette mise au rebut, s'explique par le matérialisme dont notre société est constituée : l'âme n'y est plus conçue que sous la forme d'une réalité sociale. Un mot implicite exhale de ce matérialisme : il n'y a d'autre âme que sociale. L'importance prise dans la conscience collective par le déterminisme sociologique de Durkheim et de Bourdieu renforce cette réduction de l'âme au social. Quand existait la croyance en un au-delà (Dieu) et en une intériorité (l'âme), pourvoyeuse de sens, la mort sociale prenait un aspect moins pitoyable : l'essentiel était préservé, même quand le vieillard accostait aux dernières solitudes, l'âpre désert qui précède le trépas. Être passé par la mort sociale revient un peu à avoir perdu son âme, à n'être plus qu'un corps animal. Dans ce cas, inversant ce que nous enseignent métaphysiques et religions, l'âme meurt avant le corps, ou, si l'on préfère, l'âme s'en va laissant le corps seul au monde, vivant mais désolé. Plus précisément : pour la société, l'âme meurt avant le corps, en contradiction avec la vérité métaphysique du cours des choses. Nous avons construit des maisons de retraite qui sont à la fois des tombeaux pour la mort sociale et des salles d'attente pour la mort biologique. Ces maisons ne sont plus tout à fait dans la vie, pas tout à fait encore dans la mort. Elles sont construites dans une zone intermédiaire entre la vie et la mort, qui n'appartient complètement à aucun de ces deux règnes. De ce fait, ces établissements sont des lieux de

la vie nue, pour reprendre un concept du philosophe Giorgio Agamben<sup>19</sup>, de la vie purement biologique, à peine animale, de la vie qui n'est plus vraiment vie humaine. Les êtres humains qui y survivent n'y sont plus que des corps en déclin. Des corps sans âme en attente de mort.

Si la destruction du sens se dit nihilisme, notre temps est celui de la nihilisation de la vieillesse. Le nihilisme s'abat sur la vieillesse comme des étourneaux affamés sur un cerisier. Beaucoup de contemporains n'ont pas même le souvenir que la vieillesse ait pu un jour avoir un sens, qu'elle ait pu briller dans le ciel de l'existence comme l'étoile suprême. Qu'elle ait pu être, en dépit de ses misères, tenue pour enviable ! Que l'on ait pu se sentir impatient d'arriver à cet âge ! C'est pourtant dans ce climat, auquel sans doute un jeune homme ou une jeune femme de 2015 ne peuvent avoir accès, qu'André Malraux met en scène le dernier général de Gaulle dans *Les Chênes qu'on abat*<sup>20</sup>. Le nihilisme nous susurre : la vieillesse n'a plus rien à faire dans la vie. Elle est de trop. Elle est l'existence dont tout alcool s'est évaporé, semblable à un armagnac qui aurait dépassé sa limite hors d'âge. Au-delà de l'hors d'âge, il n'y a plus rien – la vieillesse ! Cicéron et Montaigne seraient, s'ils revenaient, très étonnés et même scandalisés par ce rejet de la vieillesse, cet âge tardif qui était pour eux sujet de méditation. Notre monde est celui de la vieillesse sans qualités – alors que Cicéron, dans l'Antiquité romaine, ne craignait nullement d'égrener les qualités de la vieillesse. Que, dans son œuvre, elle prenait l'avantage sur la jeunesse. Chez beaucoup d'auteurs, tout au long des siècles, la vieillesse est révélatrice, rétrospectivement, du sens de toute l'existence. Le tomber de rideau donne la clef du scénario qui le précède. Dans cette optique, non seulement la vieillesse a un sens, mais elle est cette sorte de lumière, ou

plutôt de transparence, qui rend visible le sens. Qui l'accepte encore, cette idée de la beauté de la vieillesse ? Dans nos contrées, de nos temps, elle n'est plus rien. Elle ne compte pour rien, elle est du temps en trop. Aristote introduit dans son *Traité de l'âme* la notion de diaphane, que l'on traduit souvent par transparence<sup>21</sup>. Le diaphane, qu'il ne faut pas confondre avec la lumière, est à la fois la substance qui rend visible et le milieu dans lequel le visible apparaît. La vieillesse fait plus qu'éclairer le sens d'une vie, elle est le milieu qui permet à ce sens de se manifester : la vieillesse est le diaphane de l'existence.

---

15. François-René de CHATEAUBRIAND, *Amour et vieillesse* (1845), Paris, Payot & Rivages, 2007.

16. Pascal BRUCKNER, *Le Sanglot de l'homme blanc*, Paris, Seuil, 1983.

17. Pierre BOUTANG, *La Politique* (1947), Paris, Les Provinciales, 2014, p. 108.

18. Luc FERRY, *Le Nouvel ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992, p. 131-181.

19. Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer*, Paris, Seuil, 1998.

20. André MALRAUX, *Les Chênes qu'on abat*, Paris, Gallimard, 1971.

21. ARISTOTE, *De l'âme*, II, 7, 418a, 26, Paris, Vrin, 1972, p. 105-112.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par l'euthanasie s'appuie, elle, sur un discours vaguement compassionnel, dont les accents de moraline (appelons moraline, d'un mot fréquemment présent chez Nietzsche, le jus de décomposition du cadavre de la morale) masquent mal leurs motivations réelles qui sont d'ordre psychologiques et utilitaristes. Aucun doute n'est permis : autoriser l'élargissement de l'euthanasie ouvre la voie à un monde que nous ne connaissons pas, à un enfer que nous peinons à entrevoir, celui de l'élimination des indésirables.

---

24. Gaston BOUTHOU, *L'Infanticide différé*, Paris, Hachette, 1970, p. 71.

25. Robert REDEKER, *Egobody*, Paris, Fayard, 2010.

26. Richard MILLET, *Langue fantôme*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2012.

27. Paul YONNET, *Le Recul de la mort*, Paris, Gallimard, 2006.

28. Alain de BENOIST, *Les Démons du Bien*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2014.

## VIII

# Jeunisme, fascisme et société de consommation

À travers toute une série d'ouvrages, Alain Finkielkraut a mis en cause le *jeunisme* rongéant notre société<sup>29</sup>. Le jeunisme est une adulation béate de la jeunesse, changée en idole ; cette idolâtrie pousse l'ensemble des classes d'âge à adopter les tics et les ridicules de l'adolescence, à sacraliser son langage, sa syntaxe et son système de signes, et surtout, à s'appréhender (illusoirement) comme éternellement adolescent. Le jeunisme est la pétrification de la vie dans une éternelle adolescence, ou une éternelle immaturité. La jeunesse (dont l'image entre en association spontanée avec celle de la santé) est survalorisée en même temps que la vieillesse est rejetée, si bien que, par exemple, la compréhension de la pensée de Sénèque (dans la lettre 32 à Lucillius) selon laquelle la vieillesse, parce que les désirs s'y sont éteints, les passions absentes, est le meilleur âge de la vie, celui qui devrait servir de modèle à toutes les autres périodes de la vie, nous est devenue inaccessible. À chaque instant nous devons nous comporter comme nous le ferions si nous étions vieux, voilà l'intempestive proposition du philosophe romain en guise de sagesse. Au contraire, notre époque se figure que le seul âge qui dure toute la vie est l'adolescence, renvoyant d'un coup la vieillesse au biologique, à l'entropie, à la décrépitude, la cantonnant à la lisière du

tombeau et de l'Hadès vermineux, supposant qu'elle ne mérite pas d'être vécue. Ainsi la vieillesse se voit-elle déspécifiée quand la jeunesse se voit ontologisée – autrement dit, la vieillesse est désormais prise dans un processus de négation.

De racine romantique – irriguant son mythe en puisant chez Musset et Rimbaud –, l'adolescence est la grande conquête anthropologique de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Oui, ce siècle fut bel et bien le siècle des adolescents ! Jusqu'alors les adolescents n'existaient pas. La musique rock, Woodstock et Mai 68, témoignent de cette nouveauté. En Mai 68 l'adolescence subtilisa l'idée de révolution au sérieux adulte des chapelles du marxisme pour la changer en vecteur d'une grande fête permanente. Quand les rues du Quartier latin se changeaient en terrain d'action pour des émeutiers d'opérette, François Mauriac achevait l'écriture d'un important roman qui allait permettre de mesurer la distance entre cette adolescence traditionnelle, cette adolescence de toujours, et celle, nouvelle, bouillonnante, s'agitant sur la scène de l'histoire pour devenir un Âge du monde : *Un Adolescent d'autrefois*. Tous ceux qui, dans les années 1970, lurent ce roman du vieil écrivain comprirent bien, par différence entre deux adolescences, celle d'avant 1914 et celle d'après 1968, qu'une volte des temps était en train de s'opérer. Exprimons d'une formule cette coupure dans le temps, dont Mai 68, préparée par la culture yéyé et le développement de la consommation, fut la vive arête : de passage, l'adolescence se trouva changée en être et en valeur.

Les nécessités de la démographie commandent aux guerres. Dans toutes les civilisations, les aventures militaires extérieures permettent de se débarrasser d'une classe d'âge trop nombreuse, dont on ne sait que faire, et qui à cause même de ce désœuvrement paraît menaçante. S'il y a des classes sociales

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



croyance en Dieu déniait que la mort ait le dernier mot, mais, et c'est par ce biais qu'elle échappe à toute dialectique, ne l'abolissait pas ; la mort de Dieu modifie ce déni en le transformant en oubli et refoulement. La négation sans l'affirmation est un processus morbide. La vieillesse est niée parce que la mort n'est plus affirmée. Parce que la mort est refoulée. Par suite, indirectement, la négation de la vieillesse peut passer pour une conséquence de la mort de Dieu.

Ce refus de la vieillesse cohabite avec l'absence d'avenir, l'enfermement dans le seul présent, qui caractérisent les sociétés de consommation et le régime doxocratique (ce mot, formé à partir du grec *doxa*, opinion, signifie pour nous : pouvoir par l'opinion<sup>40</sup>). La préoccupation de l'avenir, la tension vers lui, pourraient expliquer ce refus de la vieillesse. Mais elles sont bien absentes de notre société coincée dans la réitération à l'infini du présent, incapable d'imaginer autre chose que le seul présent, d'imaginer que demain puisse être différent d'aujourd'hui, qu'il puisse être d'une autre nature qu'un aujourd'hui qui se répète inlassablement. Nous peinons, nous autres Européens du III<sup>e</sup> millénaire, à nous représenter le temps comme autre chose qu'un moulin à prières répétitif.

Il est impossible de penser et d'analyser le statut de la jeunesse, du jeunisme et celui de la vieillesse, du vieillisme, sans passer par la question de la mort. Non de la mort en soi, ce que les philosophes font depuis toujours, mais de la mort ici et maintenant, de la mort dans notre société. Ainsi, selon nous, la vieillesse est niée parce que la mort n'est plus affirmée. La disparition sociale de la mort accompagne la disparition sociale de la vieillesse. Disparition n'a pas ici un sens ontologique, mais signifie plutôt : invisibilisation. Ce mot pointe une réalité devenue invisible. Mort et vieillesse restent des réalités

biologiques, sociales et métaphysiques, mais notre société, tel un habile prestidigitateur de foire, les a rendues invisibles. Viendra le jour où les cimetières eux-mêmes auront disparu du fait de l'universalisation de la crémation. La mort se sera alors totalement évaporée de l'espace social. Elle ne sera plus qu'un mot que l'on rencontrera dans les romans. Elle ne sera plus qu'une image de cinéma. La poétesse Marie Noël, l'une des voix les plus fortes du XX<sup>e</sup> siècle, le rappelle :

*Le cadavre a besoin des vers. Il faut pourrir. Il faut être détruit. Il faut être dissous. Il faut que la chair nourricière rende à la terre, sa nourrice, le lait qu'elle en a reçu. Il lui faut agir ; non dormir. Il lui faut vivre<sup>41</sup>.*

Les cendres ne sont pas les restes. Les cendres empêchent la continuation de la vie au fond du tombeau à travers l'activité des vers. Elles sont une néantisation. Elles sont une vraie disparition. Elles sont l'œuvre d'une société qui veut se débarrasser des cadavres et de leurs exigences. Insistons : les cadavres sont aussi exigeants que les vivants, c'est pourquoi notre société ne les supporte plus. Ils nous en demandent trop ! La mort est tue, on ne prononce plus même son nom. On évite de dire mourir ; on dit partir. Même quand il s'agit d'animaux, la novlangue officielle parle d'euthanasie. La vieillesse, elle, est niée par la société entière, au même titre que la mort, elle est niée aussi par ceux qui habitent en elle. La vieillesse est le continent obscur de l'existence humaine contemporaine, sa face cachée – elle qui fut, en d'autres temps, dans d'autres civilisations, tenue pour le couronnement de cette même existence. Cicéron le rappelle :

*À Sparte, les plus hauts magistrats portaient le nom de vieillards<sup>42</sup>.*

Elle n'est plus perçue que comme l'ombre portée de la mort pendant la vie même. Or, la mort est pour nos contemporains l'inconcevable, ce qui affole leur prétendu bon sens, la réalité dont on se détourne, que l'on habille d'un autre nom.

Nous vivons l'époque de l'éclipse de la vieillesse non comme âge ou état, comme réalité, mais comme présence dans la vie collective et dans l'imaginaire. Dans l'imaginaire collectif, la vieillesse est purement et simplement effacée. S'est dissoute l'image de la vieillesse comme un bel âge, un âge enviable, un âge digne de respect. Nous ne parlons pas ici du faux respect, qui n'est que de la pitié déguisée, mais du respect véritable qui tient dans la considération sincère. Pour que le respect soit vrai, il faut la reconnaissance de quelque chose d'enviable dans l'objet – personne ou âge – respecté. Le respect véritable intègre un processus de reconnaissance par lequel celui qui respecte envie celui qui est respecté. Or, nos contemporains n'envient plus rien de la vieillesse. Par suite, la respecter entre dans le cadre de leurs impossibilités. En quel sens la vieillesse pourrait être dite digne de considération ? Laissons de côté l'impératif rappelé par Kant : tout être humain est une fin en soi, jamais un moyen<sup>43</sup>. Insistons sur un autre aspect : la vieillesse est considérable parce qu'elle est une porte. Notre époque la refoule parce qu'elle la prend pour le contraire d'une porte, une impasse. Pourtant, si elle est certes une porte ouvrant sur la mort que plus aucun voile d'ignorance ne parvient à dissimuler, elle est aussi une porte ouvrant sur une expérience de la vie qui ne peut qu'échapper à ceux qui ne sont pas encore entrés dans leur dernier âge.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 
47. Gestation médicalement assistée.
  48. Procréation médicalement assistée.
  49. Jean BRUN, *La Nudité humaine*, Paris, Fayard, 1973, p. 38.
  50. Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1975, p. 7-58.
  51. Jean BRUN, *La Nudité humaine*, Paris, Fayard, 1973, p. 38.
  52. *Ibid.*
  53. Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu* (427), Paris, Seuil, 1994, vol. III, p. 328.
  54. Françoise BONARDEL, *Antonin Artaud. La fidélité à l'infini*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2014.

# XI

## Jeunisme et ignorance de la politique

Le mot jeunisme est originellement apparu dans la langue française pour définir une forme de racisme, universellement partagé : la haine des jeunes. Nous préférons, pour désigner cette haine, le mot d'antijeunisme. Par la suite, grâce à un penseur comme Alain Finkielkraut, le mot, tout en se popularisant, en est venu à désigner exactement le contraire : la valorisation sans nuances de la jeunesse. Nous retiendrons ce second sens du mot. Le jeunisme est l'idéologie – autrement dit la croyance sociale normative – liée à l'auto-engendrement de la jeunesse par le biais de la consommation. Pour le dire de façon plus rapide, mais beaucoup moins riche et précise : le jeunisme est l'idéologie organique de la société de consommation.

Un décalage saute aux yeux : quand la démographie impose la prépondérance des vieux, l'imaginaire collectif se fixe sur la prépondérance de la jeunesse. Les vieux sont le nombre, la jeunesse la valeur. Cet imaginaire développe dans la société un déni de la réalité, marginalisant la vieillesse. Voilà un imaginaire qui s'est constitué dans la seconde moitié du dernier siècle, qui s'est renforcé à partir des années 1990, au moment où certains commençaient à utiliser les concepts de turbo-capitalisme et de société d'hyperconsommation. Plus la société vieillissait, plus la consommation étendait son emprise sur des secteurs toujours plus nombreux de la vie humaine, plus l'imaginaire jeuniste s'imposait. Luc Ferry a bien montré par quelles voies Mai 68 –

bien entendu, comme Cornelius Castoriadis et Martine Storti<sup>55</sup> l'ont chacun à leur manière mis en évidence, Mai 68 fut aussi, subjectivement, autre chose, une quasi-expérience mystique – marqua le triomphe définitif de cet imaginaire de la consommation.

Avec la promotion de la jeunesse – le jeunisme –, la vieillesse est portée disparue. Elle s'est effacée des radars de notre monde. Elle survit pourtant – mais cachée dans les replis sombres de la civilisation, repoussée dans ses ghettos que l'on veut muets. Traditionnellement, la jeunesse était tenue pour une période de transition. Mais le jeunisme, justement, détruit, outre celle de transmission, l'idée même de transition. La jeunesse est de moins en moins vue comme une transition et de plus en plus comme une fin en soi. Être jeune est devenu un but dans la vie, même, malgré le ridicule s'attachant alors à cette ambition, pour les vieux ! Contre la transmission, le jeunisme fait comme s'il n'y avait pas de passé, pas de legs dont l'être humain serait responsable, comme si chacun n'était pas responsable de ce qu'il est devant le passé. Rejeté, le passé devient objet de mépris dans la société de consommation sauf quand, sous la forme paramercantile de patrimoine, il devient un produit consommable au présent. Parallèlement à ce rejet du passé, le futur est rejeté aussi. Le rejet du futur s'explique par sa situation de lieu du report, du différer (certains philosophes des années 1970, appelés « les désirants », sont partis en guerre contre ce différer, entrant ainsi à leur insu en phase avec l'ordre capitaliste consumériste alors en plein épanouissement<sup>56</sup>). Les slogans de Mai 68 prononçant l'impératif de vivre dans un perpétuel présent dans lequel tout doit être possible à tout instant, exaltation délirante de la coïncidence entre le désir et le présent mettant à bas le principe de réalité, est au fond le programme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# XIII

## Gérontophobie et euthanasie

Le discours militant en faveur de l'élargissement de l'euthanasie transpire la haine des vieux, la haine de la vieillesse. Il incarne cette haine sous le masque avenant de la compassion pour les souffrances de l'agonie. La faveur dont il jouit dans l'opinion résulte de la popularité de cette haine. De façon subliminale, une société à tendance gérontocidaire pourrait penser ainsi : un bon moyen de se débarrasser des vieux, de ceux qui sont en trop, des bouches surnuméraires, du trop-plein d'hommes, des hommes inutiles, serait d'étendre le champ d'application de l'euthanasie.

La technique, estime Heidegger, est à définir comme un dispositif d'arraisonement de la nature<sup>64</sup>. Arraisonement : mise à raison, mise à la raison de ce qui est tenu pour un fonds indéfiniment disponible pour l'activité humaine, la nature. Bien que Heidegger ne le dise pas – et sans doute même ne l'a-t-il jamais envisagé ainsi –, l'esclavage est la traduction matérielle la plus parlante de son concept de technique. La notion d'arraisonement dévoile la violence de la technique. Le mot euthanasie ne possède pas de prime abord le sens que lui prête spontanément le monde contemporain. L'euthanasie est la bonne mort naturelle qui achève une vieillesse saine et sereine. Schopenhauer l'envisage sous cet aspect. Le célèbre philosophe allemand écrit en effet :

*Ainsi l'avantage principal que procure un âge très avancé est l'euthanasie, c'est-à-dire la mort éminemment facile, sans maladie qui la précède, sans convulsions qui l'accompagnent, une mort où l'on ne se sent pas mourir<sup>65</sup>.*

L'euthanasie est ainsi la mort facile donnée par la nature. Dans la médecine de notre époque, l'euthanasie est un geste technique qui imite la nature, arraisonnant la vie de l'agonisant, transformant le malade en un condamné. Arraisonnement : la raison qui, dans cette affaire comme dans l'application de la peine de mort, devient raison meurtrière, paraît dicter l'élimination du malade. Dans cette technicisation de l'euthanasie, la raison prend la place de la nature ou de Dieu pour décider de la vie ou de la mort. Cette substitution s'opère au nom d'un double bien : celui du malade et celui de son entourage.

Plutôt qu'à une progression de la charité (donner la mort dans le but de faire du bien aux agonisants), le surgissement dans le débat public du désir d'euthanasie est autant lié à l'allongement de l'espérance de vie qu'au « recul de la mort » dans l'espace social. L'obsession de l'euthanasie par temps de pyramide des âges inversée constitue le miroir de l'obsession de l'infanticide différé, la guerre, par temps de pyramide des âges à l'endroit. L'euthanasie en effet est, tout comme la guerre, une expérience de l'extrême dans les affaires humaines. Âge extrême, douleurs et souffrances extrêmes, maladies extrêmes – réalités portées à leur extrémité, à leur point maximal de tension. Dans l'âge, la douleur et les souffrances extrêmes, l'entité sociale composée du moribond et de son entourage atteint les limites du supportable. Ce groupe humain rencontre un mur, à l'image des soldats dans les tranchées pendant la Grande Guerre

rencontrant le feu. Ces extrémités sont inhabituelles, inconnues, hostiles et arides, si bien que nous ne nous sentons pas la force de les habiter – de cette débilite psychique surgit le développement du desir d'euthanasie. Il s'agit la d'une experience de l'extreme tout a fait contemporaine, que nos ancetres ignoraient, car ils vivaient dans des epoques ou la faucheuse se revelait plus prompte, plus agile, moins fatigee, mettait moins de temps a dérober a la vie les hommes dont elle se nourrit. Elle moissonnait mieux, alors ! L'euthanasie generalisee est la reponse que notre temps voudrait donner a cette experience inedite de la zone frontiere separant la vie de la mort, de son *no man's land*. A travers elle se presente la reponse a l'experience d'un face-a-face avec la mort nous laissant desesparés.

On peut tuer en masse au nom de la sante, au nom de l'elimination des souffrances, au nom du bien-etre du sacrifie, de l'assassiné – l'euthanasie, la bonne mort technique, si ce n'est la mort euphorique, fera l'affaire. Un discours en vogue voit dans l'application de l'euthanasie l'exercice de la dignite humaine. L'affaire serait de rendre leur dignite aux personnes que l'on expulse vers l'au-delà. Comme s'il etait indigne de souffrir ! Comme si les infirmités et limitations causees par les maladies etaient indignes ! Comme si – employons un instant la langue de Montaigne – le « mourir » etait indigne ! Ce prejugé repousse en dehors de l'humanite le grabataire, le cancéreux au dernier stade, l'agonisant aux mille souffrances. Accepter cette conception de l'indignite reviendrait a dire que Jesus sur la croix – explorant la condition humaine jusqu'aux trefonds de la souffrance – est indigne. Ce serait aussi proclamer que la souffrance n'a pas de sens. Autrement dit, dans la mesure ou le nihilisme se definit par l'absence de sens, la propagande en faveur de l'euthanasie se deploie sur un fond de nihilisme de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mort, refoulée en enfer. Nous décrivons ainsi une situation inédite : ni la mort ni la vieillesse n'ont encore été, dans l'histoire, refoulées de la sorte. Toutes les sociétés, sauf la nôtre, ont toujours su affronter ces réalités.

Le recul de la mort peut se comprendre aussi comme le recul de la mort en tant que préoccupation de chaque instant dans la vie. Du coup, cet effacement de la mort se traduit par la disparition de la préparation à la mort. Se préparer à la mort est une activité qui paraîtrait saugrenue, si ce n'est relevant de la maladie mentale, à l'immense majorité de nos contemporains. Pourtant, il y a deux siècles d'ici, rien ne semblait plus opportun. L'écrivain Jean-Philippe Arrou-Vignod le signale dans ses superbes pages sur l'époque de Mme de Sévigné :

*Bien mourir y est la suprême vertu, admirée jusque dans les infâmes*<sup>76</sup>.

C'est que, du temps de la marquise épistolière, « le moindre abcès est un martyr épouvantable, la vermine grouille sous la poudre et les perruques. Rien n'y dure ni ne tient : la mort partout rôde avec la vie, la guerre est aux portes des fêtes, et le rang d'aujourd'hui fait la disgrâce de demain<sup>77</sup> ». Bien mourir se prépare. Jadis, chacun se préparait à la mort comme il se préparait à ses fiançailles ou à son mariage. L'appréhension de l'univers intellectuel et mental d'un auteur comme Bossuet, chez qui la préparation à la mort tient une place cardinale, frôle, lorsqu'on le donne à lire à de jeunes lycéens ou étudiants de notre siècle, l'impossible. Nul ne peut imaginer que bien mourir a été tenu pour une grande vertu. Chacun se souvient des vers louangeurs de Clément Marot sur le savoir mourir de Jacques de Semblançay. Le recul de la mort a fait passer cet écrivain et penseur de haut vol que fut Bossuet – ne parle-t-on pas, pour

l'évoquer, de l'aigle de Meaux ? – dont l'art oratoire parvenait à faire trembler jusqu'à la carcasse de Louis XIV, dans l'ordre de l'inaccessible. Ce recul, cette presque disparition de la préparation à mourir, de ce séjour méditatif dans le havre qui précède le mourir, est la preuve la plus tangible qui se puisse concevoir de la mort de Dieu.

Hygiénisme, sanitarisme – voilà deux tendances qui figurent parmi les signes distinctifs de la carte d'identité des sociétés développées de la modernité tardive. L'hygiénisme et le sanitarisme n'ont de cesse que de refouler la vieillesse et la mort, notre réalité, ma réalité. Ces ersatz d'idéologie fonctionnent comme des œillères destinées à cacher ce qu'elles s'avèrent impuissantes à combattre, ces effrayantes énigmes qu'elles ne peuvent que refouler. À la base de ce changement se trouve une question métaphysique : l'épidémie d'hygiénisme et de sanitarisme est une lointaine conséquence de l'événement que Nietzsche a nommé la mort de Dieu. L'épidémie d'hygiénisme et de sanitarisme, axée sur le corps, sur le salut du corps, sur le salut du seul corps, trouve sa source dans la mort de Dieu et l'écroulement des arrière-mondes qui donnaient sens à la vie humaine, bref, dans une crise du sens qui ne laisse plus d'autre possibilité spirituelle aux hommes que le matérialisme sans horizon et le culte du corps. Hygiénisme, sanitarisme et culte du corps marchent ensemble dans un monde enténébré par la mort de Dieu. Ainsi, comme ils ne règnent qu'après le trépas du sens, dans le désert de l'esprit, hygiénisme et sanitarisme sont incapables de supporter ce qui s'oppose à eux, et qui par ailleurs est la réalité, la vieillesse et la mort, bref la condition humaine même, « ce qui se présente à nous dans le tombeau<sup>78</sup> ». C'est la condition humaine que fuit la haine de la vieillesse.

---

71. Nicolas MALEBRANCHE, *Entretiens sur la Métaphysique et sur la religion* (1688), Paris, Vrin, 1964, T2, p. 113.
72. Le divertissement et le pari, qui se joignent dans les courses hippiques, sont deux grands thèmes pascaliens. Curieusement, alors qu'il est l'essence du jeu, l'âme de ce divertissement qu'est le jeu, le pari se hisse chez Pascal à une dimension métaphysique et ontologique décisive lorsqu'il s'agit d'articuler notre existence à l'idée de Dieu. Pascal exporte par ce geste le pari de la sphère du divertissement vers celle de la métaphysique.
73. Sainte THÉRÈSE DE L' ENFANT-JÉSUS, *Histoire d'une Âme*, Éditions du Carmel de Lisieux, pas de date, p. 6.
74. Paul YONNET, *Le Recul de la mort*, Paris, Gallimard, 2006.
75. Sigmund FREUD, *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1910), Paris, Payot, 1975, p. 25.
76. Jean-Philippe ARROU-VIGNOD, *Le Discours des absents*, Paris, Gallimard, p. 67.
77. *Ibid.*
78. Jacques-Bénigne BOSSUET, *Sermon sur la mort* (1662), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2007, p. 1074.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ses origines : un cosmos, un ordre de beauté. Le français *ornement* traduit l'un des premiers sens du grec *kosmos*<sup>86</sup>. Traditionnellement, la cosmétique visait par ses artifices à mettre en évidence la beauté de la femme comme microcosme de la beauté du cosmos. C'était à la fois la beauté et le cosmos que la cosmétique exaltait. Désormais, la cosmétique se fait réparatrice : elle ne se contente pas de masquer le temps et la mort, elle donne l'illusion de réparer le travail de la mort sur le corps que sont les rides, le dessèchement des cellules. L'obsession qui légitime son existence n'est plus la beauté, mais la mort. La cosmétique, dans cette perspective, se rapproche de l'embaumement – même s'il s'agit de l'embaumement de personnes encore vivantes – et de la thanatopraxie. La nouvelle cosmétique n'est plus un rapport à la beauté, c'est un rapport à la mort – masquer l'avancée de la mort sur le corps par des stratégies régénératrices, l'application de produits « anti-âge ». Non plus accorder au cosmos, mettre en accord le physique de la femme avec l'harmonie cosmique, mais au contraire masquer le travail de la nature, désaccorder le corps féminin d'avec la nature. Tous les deux, Viagra masculin et nouvelle cosmétique féminine, s'apparentent, forment un couple, s'inscrivant malgré leur aspect thanatopraxique dans un rêve immortaliste : continuer, de façon indéfinie, sempiternellement, à vivre en niant sur son corps le temps et la mort.

Le Viagra s'articule à une utopie de type nouveau. Anciennement, les utopies étaient des théories explicites, ordinairement fortement conceptualisées, dessinant jusque dans leurs moindres détails le programme d'un type idéal d'existence se déployant dans un type idéal de société. Un point peut nous retenir : l'utopie de Tommaso Campanella exigeait, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, que l'amour, qui du coup entraînait dans l'ordre des

automatismes et des machinismes, quasi comme avec le Viagra de nos contemporains, se fasse à heures fixes, décidées par la loi. Cet aspect de la pensée utopique anticipe au sein de la philosophie politique l'un des traits saillants de la civilisation du Viagra tout en ressemblant au cinéma pornographique : la déconnexion entre la sexualité et la liberté, sa déssexualisation. Cependant l'utopie des temps du Viagra ne se donne pas sur un mode explicite, comme celle de l'État solaire, cette *Civitas solis* de Campanella qui inspira l'appellation de Roi Soleil pour Louis XIV<sup>87</sup>, mais implicite, serpentant entre les pratiques humaines. Loin de surplomber ces pratiques, qui en seraient des applications magistrales, l'utopie présente en elles existe toujours, sous la forme d'un non-dit, sans doute parce qu'elle est un souhait plutôt qu'un programme – il s'agit de l'utopie immortaliste. Il importe de signaler l'originalité de cet immortalisme contemporain : il n'accomplit ni ne continue la pensée religieuse, mais il la renverse. Les mouvements religieux, dans leur grande majorité, offrent des formes d'immortalité après un passage par la mort qui acquiert dès lors le statut de moment initiatique. L'utopie immortaliste implicite à l'âge du Viagra exclut ce passage par la mort. Elle rêve à l'immortalité *ante mortem*, l'immortalité ne passant plus par le chas de la mort, récusant l'immortalité *post mortem* proposée par les religions. L'objectif de cette utopie fait fi du paradoxe représenté par une immortalité dans l'étendue, l'espace de l'entropie. Du coup, l'utopie adhérente au Viagra est celle d'une immortalité immanente et non pas transcendante, comme l'est la vie éternelle décrite par saint Augustin au dernier livre de *La Cité de Dieu*. C'est une immortalité obtenue par l'industrie, non par l'effort spirituel.

Le triomphe, à travers le Viagra masculin, mais aussi de la

nouvelle cosmétique féminine, de l'utopie de l'immortalité immanente engendre deux conséquences : l'une quant au concept d'homme, l'autre quant à l'action. D'une part, cette forme d'immortalité est celle de l'homme comme montable-démontable, réparable, et aussi régénérable. Le Viagra rend possible une régénération aussi permanente que chimérique de la sexualité. Or, toutes ces qualités s'inscrivent dans l'univers encore plus large du « recyclable ». Remontable, réparable, régénérable s'articulent à recyclable. L'immortalité immanente est celle de l'homme recyclable. Du coup, paradoxalement, n'est-ce pas aussi celle de l'homme comme déchet ? Jean-Jacques Delfour a mis en évidence, à travers son analyse de la télé-réalité, le surgissement à notre époque de l'homme recyclable, à la fois produit et déchet<sup>88</sup>. D'autre part, ce nouveau régime de l'imaginaire immortaliste disqualifie le sujet comme cause de l'action. De fait, l'action n'est plus imputable au sujet, qui a disparu dans la mesure même où sa condition d'existence tenait dans l'équilibre entre la conscience de sa mortalité et le désir dans l'inconscient de son immortalité, mais à l'instance anthropologique qui s'est substituée au sujet, l'unité du body et du mental.

Le Viagra, on le voit, est le vaisseau-amiral de la vaste conspiration contre la vieillesse qu'ourdit la modernité tardive. L'immortalisme est la feuille de route cachée de cette conspiration. Pour devenir immortel, pour effacer la vieillesse de la condition humaine, il faut en finir avec le moi, la sexualité et le corps. Le Viagra y parvient, en organisant le crépuscule du moi, de la sexualité et du corps. Ainsi le Viagra apparaî-t-il dans son danger : il participe à cette disqualification de la vieillesse qui forme un climat idéologique rendant possible le gérontocide.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Gallimard, 1973, p. 138.

94. Paul VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

95. Peter SINGER, *Questions d'éthique pratique* (1993), Paris, Bayard, 1997, p. 63-87.

96. HÉRACLITE, *Fragments*, in *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1989, p. 160.

97. Arthur SCHOPENHAUER, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1819), Paris, PUF, 1978, p. 852.

98. *Ibid.*

99. Gilles CHÂTELET, *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Exils, 1998.

100. Jacques-Bénigne BOSSUET, « Sermon sur la mort », *op. cit.*

## XVIII

### Le crépuscule des cimetières

Tant que les cimetières existent, tout n'est pas perdu. Pourtant, la société de la haine de la vieillesse se dirige vers leur disparition. Le culte des morts est signe d'humanité, aimait à répéter Auguste Comte. Dans les contrées d'origine chrétienne, et bien que s'y amalgament également des éléments issus du paganisme, ce sont les traditions de la Toussaint et du jour suivant qui cristallisent ce culte des morts. La foule déambule dans les cimetières, fleurissant les tombes. La muse de Paul Valéry se complaisait à ces promenades, offrant à l'art universel un sommet de la poésie, *Le Cimetière marin*. Promeneur d'un cimetière munichois est aussi l'Apollinaire de *La Maison des morts*. D'étranges questions surgissent dans l'esprit du flâneur de cimetières. Étranges, car ce ne sont pas des questions de vague métaphysique, comme un cliché à deux sous le donne à croire, mais des questions politiques, voire architecturales. Qu'est-ce qu'un tombeau ? Qu'est-ce qu'un cimetière ? Pourquoi ces visites rituelles ?

La mort est une revendication de la nature, qui se sert d'elle pour réclamer ses droits à la face de l'humanité. Le droit au cadavre est sa réclamation. Ou plutôt : le droit de propriété sur le cadavre. L'humanité cependant, comme un gouvernement rétif aux exigences des grévistes et manifestants, ne l'entend pas de cette oreille. À la semblance des jardins, les cimetières partent en guerre contre la nature. Le tombeau – de l'humble sépulture anonyme du chartreux jusqu'à la monumentale pyramide du

pharaon, en passant par Lénine momifié en son moscovite mausolée – exprime l’antiniture. Croix, croissant, étoile de David, faucille et marteau, ou tout autre symbole, même mécréant, même athée, inscrit en l’endroit où la dépouille d’un être humain repose, est une parole d’antiniture. Les cimetières sont avant tout des lieux où l’homme vole la mort et les morts à la nature. Cette mer de pierre qu’est un cimetière, procède d’un vol qui humanise : voler la mort.

Suivant le mythe de Prométhée, tel que Platon le développe en son *Protagoras*, nous pouvons réputer les humains voleurs de feu<sup>101</sup>. Ce sont les dieux, ou les demi-dieux, en cette occurrence, qui sont volés. Mais nous sommes tout aussi fondés à définir les humains : voleurs de la mort. Et c’est la nature qui, en cette occasion, est volée. Les humains volent le feu, ils volent la mort ; les humains volent les dieux, ils volent la nature. Une ruse de la raison berne les travailleurs de la mort, obscurs insectes des ombres myrteux où nul ne pénètre – la nature est empêchée, par les rites humains, par l’inhumation, et par le bâti des sépultures, de reprendre le corps. Ruse : les hommes feignent de rendre le cadavre à la nature, en réalité ils le conservent dans le sein de l’humanité. Le tombeau scelle le corps dans l’humanité, hors nature.

Dans son ouvrage sur la religion, *L’Avenir d’une illusion*, Freud insiste sur ce point :

*La tâche principale de la culture, le véritable fondement de son existence, est de nous défendre contre la nature*<sup>102</sup>.

À travers les rites mortuaires et les lieux où l’on entrepose les morts, l’homme défend la mort humaine contre les requêtes impérieuses de la nature. Il la sépare de la mort animale, qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



le paysan, le temps est aussi sensible – sensiblement matériel – que chez le moine cistercien. Le temps et la terre y sont étroitement mêlés, ils sont presque la même chose. Thibon insiste fortement sur la patience paysanne. Une phrase remarquable de ce philosophe nous met sur la voie :

*Si la terre donne à l'homme le sens de l'effort personnel, elle lui enseigne aussi la vertu complémentaire, plus oubliée peut-être encore de nos jours : l'abandon à la destinée, la saine patience, la saine résignation<sup>106</sup>.*

La patience, cette vertu tenue par saint Augustin pour « la plus puissante de toutes les armes<sup>107</sup> », rend le temps présent, elle est le temps devenu présence intérieure. Elle est l'arme au moyen de laquelle nous protégeons le temps. Presque pourrions-nous dire que la patience est une coïncidence entre la vie intérieure de l'homme qui l'exerce – car la patience est exercice, et même exercice spirituel – et le temps. Les deux autres aspects du temps, qui définissent la liberté, l'abandon à la destinée et la résignation, sont habités par la patience. La vieillesse enseigne aux hommes qui savent l'écouter les mêmes choses que celles enseignées par la terre aux paysans.

Et si la vieillesse était une chance ? La chance d'être libéré des corvées imposées par la nature et par la société à l'homme, en particulier des corvées liées à la vitalité. Ainsi, les vieux – les seniors de notre société –, sentant moins peser sur eux le poids de l'instinct sexuel, peuvent vivre une vie détachée des besoins auxquels cet instinct les asservissait du temps de leur jeunesse et de leur maturité. Cicéron l'avait observé :

*Il ne faut pas reprocher à la vieillesse de savoir se*

*passer de plaisirs, il faut l'en féliciter*<sup>108</sup>.

Dans *La République*, Platon, à travers un échange entre le vieux Céphale et l'encore jeune Socrate, met en scène une valorisation de la vieillesse. Céphale y rappelle des propos de Sophocle, qui vécut quatre-vingt-dix ans, se réjouissant de n'être plus assailli par la tentation des commerces amoureux, abstinence qui revient à « s'évader de chez un maître follement sauvage<sup>109</sup> ». Rien de moins anodin que la métaphore de l'évasion chez Platon. Ainsi, dans le *Cratyle*<sup>110</sup> et le *Phèdre*<sup>111</sup>, le grand philosophe grec dévoile-t-il la mort sous la figure d'une évasion de la prison ou du sépulcre que serait le corps. Céphale peut alors présenter les bénéfices de cette évasion permise par la vieillesse :

*La vieillesse (...) fait naître en nous un sentiment immense de paix et de libération*<sup>112</sup>.

La vieillesse nous aide à nous évader de la sexualité. La chasteté est la chance que la prolongation des ans offre aux hommes, allant même jusqu'à ouvrir la possibilité du pur amour, l'amour platonique. Le Viagra, cette reconstitution chimique de la jeunesse, barre l'accès à cette liberté entrevue par Platon, appauvrissant radicalement les derniers lustres de l'existence humaine.

Un passage de Jan Patočka propose une vue sur le soldat de la Grande Guerre que nous pouvons transposer à la vieillesse en général :

*L'expérience du front est cependant une expérience absolue. (...) Les participants se voient surpris tout à coup par la liberté absolue, se voient affranchis de*

*tous les intérêts de la paix, de la vie et du jour*<sup>113</sup>.

Année après année, peu à peu, le vieux n'a plus que la mort au-devant de lui, à l'image du soldat au front – il est alors libéré de toutes les servitudes sociales, une forme de liberté inconnue jusqu'ici s'offre à lui. Rien ne rend plus libre que l'approche d'une mort certaine. L'avancée de la nuit définitive se fait chaque jour plus impérieuse. De ce fait, la vieillesse autorise un détachement chimérique à d'autres âges. Appelons corps le suppôt des maladies et chair celui des désirs. Voici que la chair devient moins pressante, moins exigeante, plus sereine. Plus proche du corps, qui s'apprête à mourir, la vieille personne l'est moins de la chair, déjà flétrie. Le corps la tracasse, l'humilie, la mortifie, la chair, adoucie sans être éteinte tout à fait, la laisse en paix. Tout se passe comme si la chair ne s'intéressait plus à elle. Le corps l'asservit, fait douloureusement sentir sa présence, la chair la laisse libre, paraît l'avoir oubliée. Qu'est-ce qu'être vieux, sinon avoir été oublié par la partie tyrannique de la chair ? avoir été libéré de la soumission qu'elle impose ?

La vieillesse apporte avec elle la chance de s'émanciper de la nécessité du paraître, voire, pour les êtres humains les moins indépendants et les plus conformistes, de celle de suivre les modes. De la nécessité de ressembler aux jeunes. Pourtant, dirait-on, tant de vieux aujourd'hui singent leur propre jeunesse, poussant le grotesque jusqu'à porter à soixante ans passés les vêtements de leurs vingt ans. Combien de femmes assez âgées s'enfilent dans les blue-jeans de leur adolescence ? Prisonnières du jeunisme, ces personnes ont manqué de parvenir à mettre la main sur la liberté propre à la vieillesse. La régénération, qui commence avec les cosmétiques des dames entre deux âges mais dont l'aboutissement s'accomplit dans l'effacement de la mort, est l'ennemie de la génération, de la jeunesse du monde. Par ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

---

122. François-René de CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme* (1802), Paris, Garnier-Flammarion, 1966, vol. II, p. 89.

123. Pierre BOUTANG, *La Politique* (1948), Paris, Les Provinciales, 2014, p. 29.

124. Simone de BEAUVOIR, *La Vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, p. 565.

# Table des matières

Préambule

I - Le peuple aux cheveux gris

II - Du passé faisons table rase

III - La jeunesse et les désastres de la guerre en temps de paix

IV - Jeunesse, vieillesse et relaxation démographique

V - Vieillesse et haine de soi

VI - Malraux, De Gaulle, et la sagesse des vieillards

VII - La possibilité du gérontocide

VIII - Jeunisme, fascisme et société de consommation

IX - La société du refus de la vieillesse

X - La société de l'immortalisme

XI - Jeunisme et ignorance de la politique

XII - Le vieux, l'homme inutile

XIII - Gérontophobie et euthanasie

XIV - La condition humaine

XV - Haine de la vieillesse et pensée du déclin

XVI - Le Viagra, ou un attentat contre la vieillesse

XVII - L'absence de l'extrabiologique

XVIII - Le crépuscule des cimetières

XIX - Prendre âme dans la vieillesse ?

XX - Sagesse de la vieillesse

XXI - Vivre comme si nous étions vieux

Conclusion

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*